

CONSIDÉRATIONS
PATHOLOGIQUES

N° 24

SUR LES POSTES

de M'PAL et LOUGA (Sénégal)

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE GÉOGRAPHIQUE, ETHNOGRAPHIQUE ET CLIMATOLOGIQUE

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue à la Faculté de médecine de Montpellier

LE 9 FÉVRIER 1892

PAR

Étienne LAFAURIE

AIDE-MÉDECIN DE LA MARINE

Né à Cancon (Lot-et-Garonne)

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

MONTPELLIER

IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI

(HAMELIN FRÈRES)

1892

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. MAIRET..... DOYEN
BERTIN-SANS..... ASSESSEUR

PROFESSEURS

Médecine légale et toxicologie.....	MM. JAUMES.
Clinique chirurgicale.....	DUBRUEIL (*).
Chimie médicale et pharmacie.....	ENGEL.
Id. VILLE (Ch. de c.)	
Hygiène.....	BERTIN-SANS.
Clinique médicale.....	GRASSET.
Physiologie.....	LANNEGRACE.
Clinique chirurgicale.....	TÉDENAT.
Clinique obstétricale et gynécologie.....	GRYNFELTT.
Anatomie pathologique et histologie.....	KIENER (*).
Thérapeutique et matière médicale.....	HAMELIN (*).
Anatomie.....	PAULET (O. * * *).
Clinique médicale.....	CARRIEU.
Clinique des maladies mentales et nerveuses.....	MAIRET.
Physique médicale.....	IMBERT.
Botanique et histoire naturelle médicale.....	GRANEL.
Opérations et appareils.....	FORGUE.
Clinique ophtalmologique.....	TRUC.
Pathologie interne (Ch. de c.).....	SARDA.

Doyen honoraire : M. BENOIT (O. * * *).
Profess. honor. : M. DUPRE (O. * C. *).

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES

Histologie.....	MM. BLAISE, agrégé.
Clinique annexe des maladies des enfants.	BAUMEL, agrégé.
Accouchements.....	GERBAUD, agrégé.
Clinique ann. des mal. syphil. et cutanées.....	BROUSSE, agrégé.
Clinique annexe des maladies des vieillards.	REGIMBEAU, agrégé.
Pathologie externe.....	ESTOR, agrégé.

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

MM. GAYRAUD	MM. BAUMEL	MM. SARDA
DE GIRARD	VILLE	ESTOR
SERRE	GERBAUD	HEDON
REGIMBEAU	GILIS	LECERCLE
BLAISE	BROUSSE	

MM. H. GOT, *secrétaire*.
F.-J. BLAISE, *secrétaire honoraire*.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE :

MM. KIENER, <i>président</i> .	MM. REGIMBEAU, agrégé.
BERTIN-SANS, professeur.	BAUMEL, agrégé.

La Faculté de médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leur auteur ; qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

A MES TANTES

A MON FRÈRE

E. LAFAURIE.

A MES PARENTS

A MES AMIS

E. LAFAURIE.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR KIENER

Chevalier de la Légion d'honneur.

E LAFAURIE.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547928_0129

INTRODUCTION

Désigné pour nous rendre au Sénégal au commencement du mois de juin 1888, nous embarquions le 20 du même mois sur le « Niger », paquebot des Messageries Maritimes, et, après une traversée de huit jours, nous arrivions à Dakar le 29; dès le lendemain de notre arrivée, nous partions pour Saint-Louis. Après un séjour d'un mois dans cette ville, nous étions envoyé au poste de M'Pal pour y être chargé du service médical : outre le poste de M'Pal, nous devions visiter deux fois par semaine le poste de Louga, situé à environ quarante kilomètres de M'Pal dans la direction du sud et se trouvant comme ce dernier sur le trajet de la voie ferrée qui relie Saint-Louis à Dakar.

Notre séjour au Sénégal fut de deux ans. Sur ces deux ans, nous avons passé vingt-trois mois dans les postes de M'Pal et Louga. Ce sont les observations médicales que nous avons pu recueillir dans ces deux postes, principalement à M'Pal, durant cette période, que nous venons présenter ici. Malheureusement le temps de remettre en ordre ces observations nous est, par suite des circonstances, parcimonieusement compté, c'est pourquoi nous nous permettons de réclamer l'indulgence pour ce travail forcément incomplet.

Nous faisons précéder nos considérations pathologiques d'une notice sur le pays et ses habitants.

Au point de vue climatologique, nous nous verrons obligé de rester dans les généralités, nos observations météorologiques ayant été ré-

gulièrement adressées à Saint-Louis, sans que nous en ayons conservé un double et sans qu'il nous ait été possible plus tard de nous en procurer une copie.

Quant à la pathologie des postes de M'Pal et Louga, nous n'avons eu en vue que de faire connaître les cas que nous avons observés et d'en tirer les enseignements que pourrait nous suggérer notre pratique médicale au Sénégal. Ces observations porteront en grande partie, sinon exclusivement, sur des cas qui se sont produits au poste de M'Pal, où nous résidions. Ne visitant ordinairement le poste de Louga que deux fois par semaine, on comprendra facilement que chaque fois qu'un homme de ce poste présentait une affection de la moindre gravité, nous nous empressions de l'évacuer sur l'hôpital maritime de Saint-Louis, par suite de l'impossibilité absolue où nous nous trouvions de veiller sur lui d'une façon constante.

CONSIDÉRATIONS PATHOLOGIQUES

SUR LES POSTES

de M'PAL et LOUGA (Sénégal)

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE GÉOGRAPHIQUE, ETHNOGRAPHIQUE
ET CLIMATOLOGIQUE

CHAPITRE PREMIER

NOTICE

I

GÉOGRAPHIE

Le poste de M'Pal, situé à environ trente kilomètres à l'Est de Saint-Louis, sur le trajet de la voie ferrée, éloigné d'au moins quinze kilomètres de tout cours d'eau ou marais, se trouve dans les conditions les plus avantageuses au point de vue sanitaire. Construit sur une petite élévation dominant d'une dizaine de mètres les environs, le poste occupe un espace carré, y compris l'enceinte fortifiée, de cent mètres de côté. Les bâtiments sont disposés en carré autour d'une cour intérieure, et entourés eux-mêmes par les fortifications composées d'un parapet d'une hauteur d'un mètre cinquante centimètres et d'un fossé de deux mètres de profondeur sur deux de largeur.

A effectif complet, le poste de M'Pal peut loger quatre-vingts hommes. Il se compose de six bâtiments principaux ; quatre d'entre eux servent de logement à la troupe, le cinquième est affecté exclusivement aux officiers et le sixième à l'infirmerie. Ces six constructions sont en bois, recouvertes de briques, protégées de chaque bord par une vérandah et surélevées de quinze à vingt centimètres au plus au-dessus du sol.

Les quatre façades du poste regardent les quatre points collatéraux ; l'entrée se trouve sur la face nord-ouest. Parallèlement à cette face s'élève l'une des constructions en bois énumérées plus haut, servant de logement aux hommes, et, de plus, le four à pain, le poste de police et les locaux disciplinaires. Le four et le bâtiment servant à la fois de poste de police et de local disciplinaire sont construits en briques du pays séchées au soleil.

Parallèlement à la façade sud-ouest s'élèvent encore des logements de la troupe comprenant deux bâtiments sur le prolongement l'un de l'autre. L'infirmerie regarde la façade sud-est ainsi que le quatrième bâtiment affecté à la troupe ; à côté se trouve la cuisine des soldats. Le logement des officiers est parallèle à la face nord-est, la poudrière et le magasin à vivres se trouvent sur son prolongement et séparés de lui par un espace vide de 2 ou 3 mètres seulement.

Ces constructions en bois, dans un climat comme celui du Sénégal, sont très défectueuses, elles protègent très mal contre la chaleur, les planches formant les cloisons sont mal jointes et laissent filtrer des rayons de soleil. Vers la fin de notre séjour, il est vrai, on avait cherché à remédier à cet inconvénient en clouant des liteaux au niveau des vides laissés entre chaque planche ; enfin, leur élévation au-dessus du sol n'est pas suffisante. Malgré toutes les précautions que l'on peut prendre, telles que briquage à sec des planchers, défense absolue de jeter de l'eau dans les chambres, rigoles établies le long des bâtiments pour l'écoulement des eaux de pluie, on n'empêchera jamais par les fortes pluies d'hivernage l'eau de s'écouler au-dessous des cases. Cette eau se mélange avec des détritux et des saletés de

toutes sortes qu'il est matériellement impossible d'enlever, vu le peu d'élévation des cases au-dessus du sol. Inutile d'insister sur ce point, on voit les inconvénients qui peuvent résulter d'un semblable état de choses.

A environ 500 mètres du poste, dans la direction du nord, s'élèvent les premières cases du village noir de M'Pal. Il s'étend sur une longueur de près d'un kilomètre vers le nord-nord-ouest, avec une largeur assez difficile à apprécier, mais qui peut être évaluée en moyenne à 2 ou 300 mètres. Ce village n'est point formé, ainsi qu'on pourrait le croire et ainsi que cela a lieu le plus souvent, par une agglomération non interrompue de cases. Chaque famille a construit son carré à l'endroit qui lui a paru le plus favorable, de telle sorte qu'un espace non habité de 50, 60 mètres et quelquefois davantage sépare chaque carré.

Dans ces conditions, le chiffre de la population est assez difficile à évaluer. Néanmoins, d'après les renseignements qui nous ont été fournis par les noirs eux-mêmes et d'après nos appréciations personnelles, reposant sur le nombre de carrés, ce chiffre doit être d'environ 1,500 habitants.

M'Pal est pourvu d'une gare, éloignée du poste de 2 kilomètres dans la direction de l'ouest. J'ignore quelles sont les raisons qui ont pu engager les ingénieurs de la voie ferrée à la placer à une distance relativement si considérable du poste, lequel existait déjà lorsque furent commencés les travaux du chemin de fer ; en la plaçant, comme à Louga, dans le voisinage du poste, on aurait évité de nombreux ennuis ainsi que nous aurons l'occasion de le constater par la suite.

Autour de la gare s'est élevé un petit village composé principalement de baraquements en bois construits par les diverses maisons de commerce de Saint-Louis et servant à loger pendant une partie de l'année, c'est-à-dire pendant la saison de la traite, du mois de décembre au mois de mai, les employés chargés de venir trafiquer sur les lieux mêmes, acheter aux noirs leur mil et leurs arachides et leur donner en échange de la poudre, de l'argent ou de la guinée. Il

en est ainsi sur tout le parcours de la voie ferrée, de Dakar à Saint-Louis, chaque gare devient pendant la saison sèche le centre d'un commerce plus ou moins actif, suivant l'importance des villages voisins.

Le poste de Louga se trouve, comme celui de M'Pal, sur le trajet de la voie ferrée, mais plus favorisé que ce dernier, il est placé dans le voisinage de la gare. La distance qui sépare Louga de M'Pal est de 40 kilomètres dans la direction du sud. Le poste de Louga est également construit sur une petite éminence dominant la gare; il occupe un espace carré de 60 mètres de côté, et se trouve entouré d'un parapet et d'un fossé.

Les logements sont construits sur le même style que ceux du poste de M'Pal, mais moins vastes, puisqu'ils ne peuvent loger d'effectif complet, que vingt hommes au lieu de quatre-vingt. Ils comprennent un bâtiment principal en planches, parallèle à la voie ferrée, sur la façade ouest; c'est le logement des hommes. La toiture en brique forme vérandah sur les deux façades principales et protège de la sorte en partie les murs en les empêchant d'être directement exposés aux rayons du soleil. D'ailleurs, toutes les remarques que nous avons faites pour M'Pal sur les défauts de ces constructions doivent être appliquées à Louga.

Le logement du commandant du poste est construit moitié en pisé, moitié en planches, le parquet est au niveau du sol; ce bâtiment est parallèle au côté nord, l'infirmerie est sur son prolongement et n'en est séparée que par un espace couvert servant de salle à manger. En face de l'infirmerie et du logement du commandant, parallèle au côté sud, se trouve une construction en pisé servant à la fois de magasin à vivres et de poudrière.

La cuisine des hommes est tout ce que l'on peut voir de plus sommaire : une toiture supportée par deux murs seulement; là-dessous quelques fourneaux et une cheminée, telle est la cuisine. Sans parler

des inconvénients d'une installation si défectueuse au point de vue de la préparation des aliments, surtout les jours où souffle le vent d'est, qui soulève de vrais nuages de poussière, on voit combien les hommes chargés de faire la cuisine ont à souffrir, exposés à la chaleur du foyer et imparfaitement abrités contre la chaleur extérieure.

De même qu'à M'Pal, des baraquements en bois ont été construits autour de la gare pour les traitants ; mais ces constructions, bien plus nombreuses qu'à M'Pal, forment un véritable village presque abandonné pendant l'hivernage, mais présentant une grande animation pendant toute la durée de la traite. Louga est en effet un des points les plus commerçants de la ligne : c'est le point où viennent en grande partie aboutir les caravanes maures chargées de gomme, qui n'ont point voulu échanger leur marchandise à Pador et à Dayana dans l'espoir, souvent déçu, d'en obtenir dans le bas fleuve un prix plus considérable ; pour eux, en effet, la hausse et la baisse, la baisse surtout, sont choses incompréhensibles ; ils ne s'expliquent point pourquoi le kilogramme de gomme qui, l'année précédente, leur était payé à raison de trois francs, n'est plus échangé cette année que contre une valeur d'un franc à un franc cinquante ; c'est pourquoi, le temps et la fatigue ne comptant nullement pour eux, ils n'hésitent point à descendre jusqu'à Louga ou Saint-Louis pour y faire des échanges plus avantageux.

II

POPULATION

Les cercles de M'Pal et Louga sont habités par les Ouoloo du Yoloff, qui occupent le Cayor, le Oualoff, le Djoloo et sont, en outre, disséminés un peu partout dans toute notre colonie du Sénégal. Ce sont les plus beaux, les plus grands et les plus noirs de tous les nègres de la Sénégambie. « Ils sont noirs parmi les noirs », dit Reclus.

En effet, leur peau luisante et comme vernie a la couleur de l'ébène, leurs lèvres mêmes sont noires, mais d'une teinte plus mate que la peau du visage. Ils sont de haute stature, bien musclés. Leur caractère est doux, apathique même. Imprévoyants et inconstants au delà de toute expression, d'une paresse incroyable, ils sont avec cela puérilement vains, mais faciles à entraîner et alors très braves, entreprenants même, tant que l'obstacle qu'ils auront à renverser ou l'ennemi qu'ils auront à combattre n'opposera point une résistance nécessitant, pour en triompher, de longs et patients efforts. Susceptibles d'un coup d'audace à un moment donné, ils sont absolument incapables de mener à bonne fin toute entreprise nécessitant de la persévérance et une énergie longtemps soutenue.

Hommes et femmes ont un buste admirable de largeur et de force, mais les membres inférieurs sont relativement grêles, les mollets n'ont qu'une faible saillie, les pieds sont plats et le gros orteil semble détaché des autres doigts. J'ai remarqué cet écartement, non-seulement chez les Ouoloff, mais aussi chez d'autres races, les Toucouleurs par exemple. Les femmes se servent même de ce doigt comme moyen de préhension. Quand elles sont assises, par exemple, et que sans se déranger elles veulent attirer à elles un objet, une babouche, elles allongent la jambe et saisissent la chaussure entre le gros orteil et les autres doigts du pied. D'ailleurs, lorsqu'elles cousent, elles tiennent presque toujours une des extrémités de la pièce d'étoffe entre le gros orteil et les autres doigts. Pour M. Bérenger-Féraud, c'est là un signe d'infériorité de race.

Les femmes ont en général l'ensellure très prononcée, ce qui provient peut-être en partie de ce qu'elles portent leurs enfants sur le dos.

Mère dévouée, comme presque toutes les Africaines, la femme Ouoloff du Sénégal porte toujours son nouveau-né. Elle le « botte », selon l'expression consacrée, c'est-à-dire qu'elle le place à cheval sur ses reins, où il est retenu par une longue bande d'étoffe dont les deux chefs viennent se nouer sur le devant de sa poitrine.

La femme est nubile vers douze ans, mais à cet âge elle n'est point encore complètement formée; ce n'est guère que vers l'âge de quinze ou seize ans qu'elle atteint tout son développement. Chez la négresse, en général, les seins se déforment rapidement dès la première grossesse; ils deviennent longs et flasques et présentent cette forme en besace que quelques auteurs signalent comme particulière à la race nègre. Cette rapide déformation me semble provenir de deux causes : d'abord de ce que les enfants têtent pendant très longtemps, et, en second lieu, de l'habitude qu'ont les femmes Ouoloff, et que nous avons déjà signalée, d'attacher sur le devant de leur poitrine, et sur les seins mêmes, les extrémités de la pièce d'étoffe qui soutient le nourrisson à cheval sur le dos de la mère.

Les Ouoloff ont en général les dents très blanches et très belles; cela provient de l'habitude qu'ils ont tous de les frotter presque continuellement avec un morceau de bois de la grosseur d'un crayon ordinaire qu'ils nomment « sotiou ». Ils mâchent l'extrémité de ces tiges, et, par ce moyen, arrivent rapidement à la transformer en une sorte de pinceau assez rude avec lequel ils enlèvent des dents tous les résidus de la mastication.

Leurs cheveux sont crépus, laineux et très rudes, mais il est rare de voir un Ouoloff laissant croître sa chevelure; le plus souvent, ils ont la tête complètement rasée. Les enfants ont également la tête rasée, mais sur eux la fantaisie du coiffeur se donne libre carrière : au lieu de les raser d'une façon uniforme, ils dessinent sur leur tête des dessins plus ou moins bizarres; c'est ainsi qu'ils ne rasent quelquefois que la moitié de la tête; d'autres fois ils laisseront, soit sur le sommet, soit sur l'une des tempes ou même sur les deux, des îlots de cheveux. La petite fille aussi a la tête rasée, sauf quelques petites mèches plantées sur le front ou au-dessus des oreilles, servant à attacher des ornements consistant soit en un morceau de corail, soit en une pièce de cinquante centimes en argent percée d'un trou. Lorsqu'elle devient grande, vers douze ou treize ans, la jeune fille laisse pousser ses cheveux, mais ils ne deviennent jamais bien longs. Ils

sont divisés en une foule de petites mèches amplement graissées de beurre rance et tombant sur le cou. J'ai été témoin du travail qu'exigeait cette coiffure, dont la confection nécessite une demi-journée. La patiente, si je puis m'exprimer ainsi, est couchée à plat ventre sur le sable et doit rester dans cette position pendant cinq et six heures. La négresse qui fait l'office de coiffeuse, après avoir graissé la tête de sa cliente avec du beurre ou de l'huile de palme, saisit une mèche de cheveux et commence à l'enrouler autour d'une légère tige de bois de la longueur de vingt à vingt-cinq centimètres et de la grosseur d'une aiguille à tricoter. Tenant alors d'une main (de la main gauche), à la fois la mèche et l'extrémité inférieure de la petite baguette sur laquelle elle a commencé à l'enrouler, de l'autre main, qui tient l'extrémité supérieure, elle lui imprime un rapide mouvement de rotation de façon à enrouler complètement autour d'elle la mèche de cheveux. Elle recommence ainsi pour une nouvelle mèche et avec une nouvelle baguette, jusqu'à ce que tous les cheveux aient été enroulés. Les petits bâtonnets doivent rester en place plusieurs jours, ce n'est qu'au bout de quatre ou cinq jours qu'ils sont enlevés ; pendant tout ce temps, la nouvelle coiffée est obligée de dormir dans la position qu'elle avait durant l'opération, c'est-à-dire sur le ventre. Il est vrai que ce genre de coiffure a un avantage immense, c'est sa durée qui est de plusieurs mois.

Le vêtement du Ouoloff est le « boubou », aussi bien pour la femme que pour l'homme ; mais tandis que l'homme porte sous son boubou une sorte de petite culotte maintenue à la taille par une coulisse et descendant jusqu'au genou, la femme porte un « pagne ». Le boubou n'est autre chose qu'une chemise à la fois très ample et très longue, sans col et sans manches, présentant une ouverture pour passer la tête et deux autres pour passer les bras. Il est en général bleu ou blanc. Le pagne que la femme porte au-dessous du boubou se compose d'une large bande d'étoffe, le plus souvent tissée dans le pays, de forme rectangulaire, qui enveloppe la partie inférieure du corps depuis la ceinture jusqu'aux chevilles. Les enfants, aussi bien filles

que garçons, jusqu'à l'âge de sept à huit ans, vont ordinairement tout nus ; une simple ficelle, nouée autour des reins et à laquelle est attachée quelques « grisgris », compose tout leur vêtement.

La chaussure est une sorte de sandale composée d'une simple semelle, le plus souvent en cuir, quelquefois en bois, tenant au pied à l'aide de lanières en cuir venant se fixer au bas de la jambe.

La femme Ouoloff, comme la plupart des négresses d'ailleurs, aime la parure. Elle porte aux chevilles d'énormes bracelets, ordinairement en argent, quelquefois en cuivre seulement, de la grosseur du doigt. Leurs oreilles sont surchargées de pendants de formes et de métal différents ; le plus souvent ce sont de gros anneaux en or, en argent ou en cuivre, placés les uns au-dessus des autres. Elles ne se contentent point en effet de percer d'un trou unique leurs oreilles : j'ai compté jusqu'à six trous ainsi disposés les uns au-dessus des autres, le premier au niveau du lobule, les autres dans la gouttière de l'hélic. Au cou, elles portent des colliers en verroterie, quelquefois en or. Aux doigts, elles ont des bagues, aux formes et aux dimensions vraiment extravagantes.

Dans les deux sexes, la poitrine, la ceinture, les bras sont couverts de chapelets de « grisgris. »

Les « grisgris » consistent en de petits carrés de papiers sur lesquels sont écrits des versets du Coran, et qui sont ensuite cousus dans de petits sachets de cuir ou d'étoffe ; quelquefois ce sont de simples morceaux de bois ou d'os. Le Ouoloff, comme la plupart des noirs, est fort superstitieux, il a une foi inébranlable en ses grisgris ; il a le grisgris qui doit le préserver des balles ennemies, le grisgris qui l'empêchera d'être mordu par les serpents, d'être dévoré par les caïmans, le grisgris qui le préservera de la variole, etc.

Presque tous les Ouoloff sont musulmans, ils jeunent strictement pendant tout le mois de Ramadan ; du lever au coucher du soleil, ils ne boivent ni ne mangent et s'abstiennent de rapports sexuels.

Chaque village d'une certaine importance possède un « marabout » ou prêtre, qui est en même temps maître d'école, juge et médecin.

Son influence est considérable auprès des autres noirs. Comme prêtre, il gagne ordinairement beaucoup d'argent en faisant le commerce des grisgris. Il enseigne le Coran aux petits noirs ; chaque soir, ceux-ci se réunissent au devant d'une case, psalmodiant d'une voix monotone des versets du Coran écrits sur une planchette. Le marabout rend la justice, mais ses jugements sont ordinairement d'une partialité révoltante : c'est le plus souvent celui qui a eu soin de lui faire le plus de cadeaux qui a gain de cause ; malgré cela, ses décisions sont toujours bien exécutées. La médecine du marabout consiste la plupart du temps à faire avaler au malade des morceaux de papier sur lesquels il a écrit quelques mots, ou encore à crachoter sur la partie malade en récitant des prières. Malheureusement pour ceux qui viennent le consulter, il ne s'en tient pas toujours là. Un jeune Bambara, du nom de Mahmadou, employé au service du poste de M'Pal, en qualité de bucheron, vint un jour me consulter pour une légère conjonctivite, affection très commune chez les noirs, surtout pendant la saison sèche, à l'époque du vent d'est. Je lui remis une bouteille d'eau blanche en lui faisant expliquer, par l'interprète, la manière de s'en servir.

Méfiant comme sont tous les noirs vis-à-vis des blancs, il ne voulut point faire usage du remède que je lui avais donné avant d'avoir consulté le marabout. Ce dernier, naturellement, lui défendit expressément d'en user. Deux jours après, pendant que je passais la visite, je vois de nouveau arriver Mahmadou, les yeux dans un état pitoyable, à la suite du traitement prescrit par le marabout, lequel consistait en un cataplasme d'un genre nouveau, comprenant du tabac en feuilles pilé avec du poivre et quelques feuilles de baobab, le tout arrosé d'un peu d'eau chaude et appliqué sur les yeux.

Le fait suivant est raconté par M. Carrade, médecin de la marine : « Je me trouvais un jour, dit-il, à Guédé, capitale du Toro, et résidence du Lam. Dans l'après-midi, au moment où je faisais la sieste, je fus brusquement tiré de mon repos par des cris aigus. Je me rendis aussitôt à l'endroit d'où partaient ces clameurs, et là je vis une pauvre négresse, très vieille, toute nue, atteinte de la lèpre et souffrant, pa-

rait-il, d'un violent lombago. Elle subissait une opération pour ce dernier mal et se débattait entre les mains de quelques nègres. Le marabout, après avoir fait sur les reins de la malheureuse plusieurs incisions et avoir placé dans ces plaies du piment rouge pulvérisé, frottait de toutes ses forces la région malade, tellement que la malheureuse créature se roulait par terre en poussant des cris épouvantables. Au bout d'une dizaine de minutes, la patiente fut assise sur unealebasse renversée, et l'opérateur se mit à cracher dans ses mains et à lui frotter tout le corps en murmurant des paroles où le mot Allah revenait souvent. L'opération terminée, la malade se leva et partit très satisfaite et se disant guérie. »

Les Ouoloff logent dans des cases en paillote généralement rondes, de deux mètres cinquante à trois mètres de diamètre. Quelques piquets plantés en rond sur lesquels est appliquée une paillotte, voilà pour les murs. Quant à la toiture, elle consiste en une sorte de chapeau pointu, constitué par une charpente assez grossièrement construite et recouverte de plusieurs couches de paille. Ces cases n'ont guère plus d'un mètre soixante centimètres de hauteur ; au centre, elles sont un peu plus élevées en raison de la forme de la toiture. Une seule ouverture fort basse y donne accès.

Le lit est formé de petites branches flexibles, réunies entre elles au moyen de liens en écorce, et monté sur quatre pieds très bas. Quelquefois, il est recouvert d'une natte et entouré d'un moustiquaire. Il est suffisamment large pour que deux personnes puissent y coucher.

Ceux qui sont peu fortunés ne possèdent qu'une case, et non seulement tout le monde, hommes, femmes, enfants, animaux y couchent pêle-mêle, mais encore elle tient lieu de cuisine ; le feu est allumé au centre de la case. Inutile de dire que les cheminées sont inconnues des Ouoloff, la toiture elle-même n'est percée d'aucune ouverture pour la sortie de la fumée. Toutes ces cases sont remplies de coffres en bois, de calebasses, de chiffons, d'espèces de marmites en terre cuite pour la préparation du « couscous », aussi ne s'y remue-t-on qu'avec difficulté.

Les cases d'une même famille sont construites les unes à côté des autres, formant ainsi une sorte de petit village que l'on nomme « Carré », et entourées d'une paillotte. Le village proprement dit comprend un nombre plus ou moins considérable de carrés disposés en rond autour d'une place centrale.

Toutes ces habitations sont en général fort sales et fort mal tenues.

Les Ouoloff se nourrissent presque exclusivement de couscous ; c'est tout simplement de la farine de mil cuite lentement à la vapeur. Sa préparation est confiée à la femme ; toute la journée est employée par elle à préparer le repas de la famille. Le mil est d'abord pelé dans un immense mortier en bois de cailcedra de cinquante à soixante centimètres de hauteur à l'aide d'un gros et lourd pilon. Cette opération terminée, elle tamise la farine et la fait cuire. Le lait entre aussi pour une certaine part dans l'alimentation du noir du Cayor ; il mange également une espèce de carrick fait avec du riz bouilli, des morceaux de poissons secs à l'odeur repoussante, ou de la viande, le tout assaisonné de petites tomates aigres et d'huile d'Arachides. Comme tous les nègres, il est très friand de sucreries et de Kolas. Les Ouoloff, fidèles observateurs du Coran, ne boivent point d'eau-de-vie et ne touchent point à la chair du porc. Pour manger, ils se servent de la main droite ; la gauche, disent-ils, est réservée pour les vilaines choses.

Les Ouoloff sont polygames. La loi musulmane leur permet d'avoir quatre femmes légitimes ; pourvu qu'ils les nourrissent, elle leur tolère un nombre illimité de concubines ; ces dernières sont choisies parmi les jeunes et jolies esclaves. Le Ouoloff achète sa femme ; le prix, fort variable, est proportionné à la beauté, à la jeunesse, à la naissance de la future. Ainsi, à côté de noirs qui paient leurs femmes jusqu'à mille et quinze cents francs, on en voit qui ne les paient que cinquante francs. La totalité du prix n'est pas exigée le jour même du mariage, il suffit de donner un à-compte. Le divorce est en vigueur ; le mari peut toujours quitter sa femme, à condition d'abandonner le prix d'achat ; si c'est au contraire la femme qui demande la séparation, le

mari doit rentrer en possession de son argent. Il est tenu d'accomplir ses devoirs conjugaux au moins une fois par semaine, et, s'il possède plusieurs femmes, il doit coucher à tour de rôle avec chacune d'elles.

Chaque femme a sa case, le mari en a une également pour lui seul, et c'est là que chaque femme vient passer la nuit. La première épouse a toujours quelque priorité ; c'est elle par exemple qui possède la plus belle case.

La circoncision est en usage chez les Ouoloff, et cette pratique a sa raison d'être, car ils sont presque tous atteints de phimosis congénital. C'est entre douze et quatorze ans que les jeunes garçons sont circoncis. Quelques jours avant la date fixée pour l'opération, ils revêtent leurs plus riches vêtements ; leurs parents et amis se défont momentanément de tous leurs bijoux pour les parer : des boules d'or sont attachées à leur tête, leur cou est orné de colliers d'or ou d'ambre, aux poignets ils portent de magnifiques bracelets. Ainsi parés, et accompagnés de leur famille, ils se promènent sur la place du village et dansent devant chaque case. Lorsque le moment de l'opération est arrivé, ils viennent successivement s'asseoir à califourchon sur un mortier à couscous renversé. Le marabout s'approche alors, se place en face du patient, saisit son prépuce de la main gauche, l'attire à lui et le maintient appuyé sur le mortier ; de la main droite, qui tient un couteau, il coupe alors d'un seul coup tout ce qui dépasse le gland. Avec ses doigts il ramène ensuite la muqueuse en arrière, crachotte dessus et saupoudre la plaie de sable pour arrêter l'hémorragie. Pendant cette opération, le jeune noir ne doit ni pousser le moindre cri, ni faire la moindre grimace, sous peine de se voir tourné en ridicule et hué par les jeunes filles, et sous peine également de ne trouver plus tard aucune fille qui veuille de lui comme mari. Un petit linge et une feuille de ricin placée sur la plaie et maintenue par un lien constitue l'unique pansement. Une fois circoncis, le jeune Ouoloff est homme et peut se marier.

Parmi les diverses peuplades du Sénégal, les Ouoloff sont les seuls qui ne pratiquent point l'ablation du clitoris chez les filles. Chez les

Toucouleurs, par exemple, l'opération a lieu peu de temps après la naissance; elle est faite à l'aide d'un couteau tranchant, et ce sont les matrones qui sont chargées de la pratiquer.

Les Ouoloff possèdent des esclaves, comme tous les indigènes de l'Afrique occidentale, à quelque race qu'ils appartiennent, Maures, Foulahs ou Nègres.

Il existe deux espèces d'esclaves: les uns, les captifs dits «de case», nés dans la maison, font partie de la maison-née du maître et sont considérés comme des membres secondaires de la famille: leur sort matériel ne diffère point de celui de leurs commensaux; les autres, achetés aux caravanes qui traversent le pays, ou aux peuplades voisines, ou dans les villages environnants, sont chargés des travaux pénibles et ont souvent beaucoup à souffrir.

Dans les environs des postes, cette dernière classe de captifs ne reçoit pas trop de mauvais traitements, leurs maîtres craignant qu'ils ne viennent se réfugier auprès des blancs et leur demander leur «papier de liberté», chose qui ne peut leur être refusée.

Le Ouoloff pratique chez lui l'hospitalité la plus large: un étranger se trouvant auprès d'une case au moment où l'on va manger le cous-cous est toujours invité à prendre part au repas; tout noir qui n'agirait pas de la sorte serait mal vu de tous ses concitoyens.

Les Ouoloff aiment beaucoup les fêtes et les danses et ne laissent échapper aucune occasion de «faire tamtam.» Le mot «tamtam» désigne à la fois l'instrument de musique qui sert à exciter à la danse et la fête elle-même, l'assemblée des noirs et des négresses réunis pour danser ou voir danser. L'instrument n'est autre chose qu'une sorte de tambour fabriqué avec un tronc d'arbre creux, d'un mètre de long, ouvert d'un côté seulement et recouvert sur ce côté d'une peau fortement tendue.

L'ordonnateur obligé de tout tamtam est le «griot.» Le griot chante et bat du tambour. Méprisé et méprisable, mais craint et redouté de tous, recherché même dans certaines circonstances et nécessaire à toutes les fêtes, il forme une caste à part, la plus inférieure de

la société. On est griot de père en fils ; la femme du griot, la griotte, ainsi que ses filles, ont surtout la spécialité de la danse.

Les griots passent pour être sorciers, c'est là surtout ce qui fait leur force, et c'est ce qui pousse chacun à rechercher leurs bonnes grâces.

Dans les villages de l'intérieur, les griots ne sont point enterrés comme les autres noirs : leurs corps sont placés dans des arbres creux, ordinairement des baobabs, où hyènes et chacals viennent les déchirer. Il y a deux espèces de griots : le griot chanteur, attaché à la personne d'un roi ou d'un grand chef, faisant partie de sa suite, chantant ses louanges, racontant ses hauts faits, l'accompagnant à la guerre et excitant, par ses chants, ses soldats au combat ; et le griot, batteur de tantam, qui va de village en village, porteur de son tambour, et gagnant beaucoup d'argent en faisant danser les négresses. Aussitôt qu'il arrive, tout le monde accourt, les femmes surtout se montrent empressées, un grand cercle se forme, et, tout en tapant sur son instrument, il chante les choses les plus dégoûtantes, exécute les danses les plus obscènes, les sauts les plus périlleux. Le soir venu, la fête devient complète : les négresses, assises en rond sur la place du village, accompagnent le son du tambour en chantant et en tapant des mains.

Tout à coup, l'une d'elles s'élance au milieu du cercle et se met à danser ; cette danse consiste tout d'abord en une sorte de trépignement des pieds ; peu à peu, excitée par la voix et les applaudissements de ses compagnes, la danseuse, les bras en avant, les vêtements en désordre, fait exécuter à son bassin les mouvements les plus désordonnés et les contorsions les plus obscènes, jusqu'au moment où, fatiguée, en nage, elle est obligée de s'arrêter ; une seconde négresse lui succède aussitôt, puis une troisième, une quatrième, etc. ; la fête continue ainsi jusqu'à une heure très avancée de la nuit.

Les travaux des champs ne sont guère en honneur chez ce peuple naturellement paresseux. Avant la construction de la voie ferrée, les Ouoloff de l'intérieur cultivaient très peu. A peine semaient-ils de

quoi pouvoir récolter suffisamment pour se nourrir. Depuis que des marchés ont été installés tout le long de la ligne et que le noir a toute facilité pour vendre aux Européens, sur le lieu même où il le récolte, le produit de son travail, le nombre des « lougans » ou terrains cultivés s'est notablement accru et le commerce de mil et des arachides, surtout celui des arachides, prend chaque année une importance plus considérable. Malgré cela, que d'immenses étendues de terrains non cultivés !

III

CLIMATOLOGIE

Il n'existe au Sénégal que deux saisons :

L'hivernage, saison chaude et humide ou saison des pluies ;

La saison sèche, appelée aussi saison fraîche.

HIVERNAGE

La saison des pluies commence vers la fin du mois de juin, pour ne cesser que fin octobre, avec des différences de quinze à vingt jours en plus ou en moins, suivant les années.

Les vents régnants pendant ces périodes sont les vents du nord-nord-ouest.

C'est surtout pendant la dernière quinzaine de juillet et pendant toute la durée du mois d'août que les pluies sont abondantes ; en septembre, elles diminuent un peu et reviennent ce qu'elles étaient au commencement de juillet ; en octobre, elles deviennent plus rares et vont ainsi en décroissant jusqu'au début de novembre. Les pluies ne surviennent qu'à l'occasion des orages. Le chiffre annuel moyen des jours de pluie à Saint-Louis est de trente-cinq, d'après le docteur

Borius, et la quantité d'eau tombée est de quatre cents vingt-cinq millimètres (425 mill.).

Les orages de la saison des pluies, désignés sous le nom de « tornades », éclatent inopinément sans que rien, dans l'état du ciel, puisse faire prévoir ce changement. Tout à coup, à un moment quelconque de la journée, un léger nuage se montre à l'horizon. A M'Pal, c'était toujours du sud-sud-est que nous venaient les tornades, montant contre le vent. Ce nuage, d'abord tout petit, grossit peu à peu et s'avance à vue d'œil ; en moins de cinq minutes, tout le ciel est obscurci.

A ce moment survient un vent d'une violence telle, que souvent les cases sont renversées et les arbres déracinés. Les éclats du tonnerre se mêlent au bruit du vent, le sable est soulevé par la rafale en véritables nuages. Cette bourrasque ne dure que quelques minutes, puis la pluie commence à tomber, une pluie torrentielle, un vrai déluge. Le tout dure vingt minutes, une demi-heure au plus, et aussitôt après le ciel redevient serein jusqu'au moment où survient une nouvelle tornade.

Il s'en produit ainsi quelquefois deux ou trois dans la même journée.

A côté de ces tornades accompagnées de pluies, il en est d'autres qui sont sèches ; elles ont lieu au début de l'hivernage, ordinairement vers la fin du mois de juin.

Sous l'influence de ces pluies abondantes, la végétation renaît, les insectes pullulent, tout semble revenir à une vie nouvelle ; mais, dans cette atmosphère humide et brûlante à la fois, se développe en même temps une fermentation puissante, de tous les germes malsains d'où va naître l'ennemi le plus à craindre sous les tropiques : la malaria.

Pendant l'hivernage, la tension électrique est très considérable, c'est ce qui rend cette saison si énervante et si difficile à supporter pour les Européens ; de plus, la grande quantité de vapeur d'eau contenue dans l'atmosphère rend la chaleur très fatigante et maintient, par suite d'une évaporation incomplète, le corps baigné dans la

sueur dont il est inondé. La respiration devient pénible ; après le moindre travail nécessitant la plus légère dépense de force physique, on ressent une lassitude extrême. La température cependant est loin d'atteindre les chiffres qu'elle atteint pendant la saison sèche, au moment des vents d'est. Pendant toute la durée de la saison pluvieuse, le thermomètre oscille entre 30 et 35 degrés centigrades. Ce n'est donc pas tant l'élévation thermométrique que le degré de saturation de l'atmosphère par la vapeur d'eau qui rend la température si pénible.

Contrairement à ce qui a lieu pendant la saison sèche, pendant l'hivernage la chaleur de la nuit est presque égale à celle du jour, aussi le sommeil est-il difficile par le fait seul de la température, sans compter la présence des moustiques si nombreux pendant toute cette période de l'année.

SAISON SÈCHE

La saison sèche commence avec le mois de novembre et finit avec le mois de mai, toujours avec quelque différence en plus ou en moins, suivant les années. Pendant la plus grande partie de la saison sèche, le ciel est parfaitement pur, sans le moindre nuage ; mais c'est surtout pendant les mois de mars, avril et mai, que le soleil darde impitoyablement ses rayons. Le ciel a le plus souvent alors une teinte grisâtre ne ressemblant en rien à la belle couleur bleu de ciel des pays intertropicaux. D'après M. Borius, on ne peut attribuer cette teinte qu'à une seule cause : la présence dans l'air d'une quantité prodigieuse de poussière très fine, de sable extrêmement divisé, assez léger pour être presque tenu en suspension.

C'est pendant la saison sèche que l'on note les températures les plus élevées, surtout dans l'intérieur des terres, loin du littoral ; les températures de 40° n'y sont point rares.

Le maximum qu'il m'a été donné d'observer est 48° dans la salle à manger du pavillon des officiers du poste de M'Pal un jour de vent

d'est. Les nuits, par contre, sont très fraîches, froides même, puisque le thermomètre descend jusqu'à 9° et 8°.

C'est surtout pendant les mois d'avril et mai que souffle le vent d'est. Ce vent d'est n'est autre que le « simoun » de l'Algérie, le « klamsin » de l'Égypte, le « siroco » de la Sicile, c'est le vent du désert qui s'échauffe au contact des sables brûlants et arrive comme un ouragan de feu, desséchant et stérilisant tout ce qui se trouve sur son passage. M. Bérenger-Féraud en donne la description suivante : « Les végétaux, dit-il, se flétrissent, souffrent et meurent même quelquefois, le bois se fendille, joue, craque, les meubles se disjoignent. J'ai vu même le verre se briser spontanément. Quand on se présente à la porte d'un appartement pour en sortir, ou bien quand on ouvre à ce moment une fenêtre dans la direction de l'est ou du sud, on éprouve absolument la sensation que l'on ressent quand on s'approche de la bouche d'un four en ignition. C'est une chaleur sèche et intense, désagréable au dernier point. »

Il souffle quelquefois pendant des périodes de dix et quinze jours consécutifs, et cela avec une violence telle qu'il soulève des quantités énormes de sable qui pénètre partout, jusque dans les derniers recoins des appartements. Il commence à souffler le matin, entre neuf et dix heures, et cesse complètement au moment du coucher du soleil. La température baisse alors de quinze à vingt degrés en moins de deux heures.

La saison sèche est la bonne saison pour les blancs, l'humidité a disparu, les moustiques également, on goûte pendant ces nuits fraîches et calmes un sommeil réparateur; pour les noirs, au contraire, c'est la mauvaise saison, la saison des douleurs rhumatismales, des affections aiguës des voies respiratoires. On les voit le matin grelotter de froid sous leurs minces vêtements comme ils ont dû grelotter dans leurs cases durant toute la nuit, malgré la précaution qu'ils prennent d'y faire du feu. Il est un proverbe ouoloff qui dit : « Quand les feuilles du baobab poussent, elles annoncent la mort du blanc; quand elles tombent, elles annoncent la mort du noir. » — « L'habitant du

Sénégal, dit M. Boriüs, le commerçant qui peut fuir régulièrement en Europe de la fin de juin à la fin d'octobre, peut vivre longtemps à l'abri de toute maladie. »

CHAPITRE II

CONSIDÉRATIONS PATHOLOGIQUES SUR LES POSTES DE M'PAL ET LOUGA

Dans cet exposé des affections qu'il nous a été donné d'observer pendant les nombreux mois de notre séjour à M'Pal, nous suivrons l'ordre chronologique, nous présenterons les observations que nous avons pu recueillir dans leur ordre de succession, en les accompagnant de quelques considérations qui devront porter principalement sur l'état sanitaire des hommes confiés à nos soins et aussi sur le climat et les conditions hygiéniques pouvant avoir quelque influence sur la santé générale.

A notre arrivée à M'Pal, l'effectif du poste était de cinquante-huit hommes, comprenant cinquante et un soldats d'infanterie de marine, trois soldats d'artillerie de marine, deux sergents d'infanterie de marine, un sous-lieutenant de la même arme, commandant le poste, et moi. Le personnel indigène comprenait un boulanger, deux bûcherons, un berger et un boucher.

L'état sanitaire, pour la saison, était bon, car il ne faut point oublier que nous étions en pleine période d'hivernage. Les cinq malades portés sur le cahier de visite le jour de mon arrivée étaient atteints, l'un d'une légère blessure au-dessous de la paupière inférieure de l'œil gauche, presque complètement guérie, survenue pendant un

exercice de tir et occasionnée par l'éraflure d'un éclat de balle; le blessé remplissait l'office de marqueur. Le second malade avait une diarrhée qui disparut au bout de quelques jours d'une diète lactée et après l'absorption de quelques potions au bismuth. Les trois autres étaient atteints de fièvre intermittente; trois jours après, deux étaient guéris et pouvaient aussitôt reprendre leur service, interrompu depuis cinq jours; quant au troisième, son état s'aggrava. La marche de sa maladie est relatée dans l'observation suivante :

Observation première

Accès pernicieux à forme comateuse

Charles B..., vingt-trois ans, soldat de 1^{re} classe d'infanterie de marine, au Sénégal depuis dix-sept mois, a fait une campagne de six mois dans le Haut-Fleuve; a déjà eu un certain nombre d'accès de fièvre pendant cette campagne. A son retour du Haut-Fleuve, il séjourne environ trois mois à Saint-Louis et est ensuite envoyé à M'Pal où il se trouve depuis deux mois et demi. Remplit au poste les fonctions de vaguemestre : à cet effet, est obligé de se rendre deux fois par jour à la gare au moment du passage des deux trains; est chargé également, le matin, à son premier voyage, de porter la viande destinée aux hommes du poste de Louga. C'est au retour d'une de ces courses, pendant laquelle il avait été surpris par une tornade, qu'il est tombé malade à la date du 29 juillet; ce jour-là, cependant, il ne vient pas à la visite du matin et se rend encore à la gare pour le train du matin. Le soir, il a eu un accès de fièvre et fait appeler mon prédécesseur, qui constate une température de 39°6.

30 juillet. — Le malade déclarant ne pas avoir été à la selle depuis trois jours, un lavement est prescrit pour le jour même et un purgatif pour le lendemain matin. A sept heures, au moment de la visite, la température est de 38°3; on prescrit 0 gr. 60 de sulfate de quinine en poudre, à prendre en deux fois, à une demi-heure d'intervalle.

A trois heures du soir, la fièvre augmente, et de quatre heures à onze heures la température oscille entre 39° et 39°5.

31. — A partir de onze heures hier soir, le malade a un peu dormi ; au matin, pas de fièvre ; il prend son purgatif, selles abondantes. A midi, il prend 0 gr. 60 de quinine. Le soir, cependant, la fièvre se déclare de nouveau vers cinq heures.

Depuis trois jours, le malade n'a pris pour nourriture qu'un peu de bouillon et de lait.

1^{er} août. — C'est le jour où je le vois pour la première fois ; il a l'air abattu, ses yeux ont une teinte jaunâtre, ses urines sont légèrement foncées, assez rares. J'essaie les diurétiques, et leur action assez rapide dans le courant de la journée me tranquillise au point de vue de l'hématurie. Le malade a pris ce matin 1 gramme de sulfate de quinine, pas de fièvre jusqu'à six heures du soir, le thermomètre à cette heure, marque 38°9 ; une heure après, on replace le thermomètre, qui indique une température de 39°6. Ces accès surviennent sans frissons préalables, un simple malaise, une violente céphalalgie indique le début de la fièvre. L'accès est complètement terminé vers une heure du matin. A ce moment, le malade s'endort.

2. — La dernière moitié de la nuit a été bonne, les urines de nouveau sont devenues rares et un peu foncées. La langue est chargée, le malade se plaint d'une douleur à l'épigastre. J'ordonne un vomitif que le malade prendra demain matin au point du jour ; pour aujourd'hui, 1 gramme de quinine à prendre en deux fois dans la matinée ; le matin pas de fièvre, le soir elle reparait à peu près à la même heure que les jours précédents, entre cinq et six heures.

3. — Le malade a reposé cette nuit de minuit à quatre heures. Au matin, pas de fièvre, il prend un vomitif. A neuf heures, je vais de nouveau le visiter à l'infirmerie ; la peau est fraîche, le pouls normal, mais il me déclare souffrir d'un violent mal de tête ; je prescris 1 gr. de quinine. Vers onze heures et demie, il demande lui-même à l'infirmier qu'on prenne sa température, le thermomètre marque 40°2. L'infirmier néglige de me prévenir, sous prétexte que je déjeunais à

cette heure, et ce n'est que vers midi et demi qu'il arrive à moi en courant, et m'annonce que B... a perdu connaissance. Je me rends aussitôt à l'infirmerie et trouve le malade plongé dans le coma; le pouls est à 120, la température se maintient à 40°; j'ordonne une grande affusion d'eau vinaigrée, dans l'espoir d'obtenir une baisse de température, nous n'avons point de glace au poste et ne puis m'en procurer à la gare, je tâche de la remplacer de mon mieux par des compresses mouillées sur la tête et l'installation d'une sorte de « panká », au-dessus du lit du malade, qu'un noir est chargé de mettre en mouvement; un quart d'heure après, la température avait baissé de cinq dixièmes; on administre alors un lavement avec 0 gr. 75 de sulfate de quinine, le lavement est rendu aussitôt, je fais alors une première injection hypodermique de sulfate de quinine; vers quatre heures du soir, la température n'était plus que de 39°; le malade est toujours sans connaissance. Je pratique le cathétérisme, les urines sont légèrement foncées, j'en obtiens 250 grammes. A dix heures du soir, la fièvre avait encore baissé de trois dixièmes de degré, le thermomètre marquait 38°7. Je fais une deuxième injection de quinine avant de me coucher, et je sonde une seconde fois le malade.

Un service de garde est établi, deux hommes restent constamment auprès de lui, se remplaçant d'heure en heure. Durant toute la nuit, la température se maintient entre 38°5 et 39°.

4. — Le malade est toujours dans le même état de perte de connaissance. Je décide de l'envoyer à l'hôpital de St-Louis par le train qui doit passer le soir à cinq heures devant le poste. La température oscille toujours entre 38°5 et 39 jusqu'à deux heures, où elle est de 39°3. A sept heures du matin, troisième injection de quinine. Vers deux heures, au moment où la température recommence à monter, j'essaie de nouveau une grande affusion vinaigrée, mais sans résultat; à quatre heures, 39°6. A cinq heures, le train s'arrête devant le poste et prend le malade qui est transporté dans son lit et placé dans un wagon de marchandises retenu à cet effet. Deux hommes l'accompagnent à St-Louis.

Deux jours après, je recevais de M. le médecin en chef, directeur du service de santé à Saint-Louis, une lettre contenant le passage suivant : « Nous avons reçu votre malade par le wagon de marchandises dans un état complet de perte de connaissance ; cet état se compliquait de coma. A onze heures, cet homme allait mieux, et aujourd'hui, il est hors de danger ; mais nous allons le faire passer au Conseil de santé pour un congé de convalescence. »

Effectivement, quelques jours après B... partait pour Dakar, complètement remis, pour y attendre le paquebot qui devait le ramener en France.

Rien de particulier à signaler pendant le reste du mois d'août ; une dizaine d'hommes en tout furent encore atteints de fièvre intermittente, mais, traités par les évacuants et le sulfate de quinine, ils furent guéris au bout de peu de jours.

Au poste de Louga, l'état sanitaire pendant tout cet hivernage 1888 fut bon. La garnison se composait de douze soldats européens, y compris l'adjutant qui commandait le poste ; on comptait en plus trois employés noirs, le boulanger, le bûcheron et l'interprète, ce qui portait l'effectif complet du poste de Louga à quinze hommes.

Pendant le mois de septembre, je dois signaler deux cas de dysenterie chez deux soldats d'infanterie de marine du poste de M'Pal :

Observation II

Dysenterie

Louis G..., vingt-quatre ans, a déjà fait avant de venir au Sénégal un séjour de sept mois en Cochinchine, d'où il a été renvoyé en France pour anémie et fièvre intermittente. A eu, depuis qu'il est au Sénégal, c'est-à-dire depuis huit mois, plusieurs accès de fièvre intermittente.

Anémie manifeste. A M'Pal depuis le commencement du mois de

juin, a eu depuis lors deux rechutes de fièvre paludéenne ainsi que je puis le constater sur le cahier de visite; la dernière s'est produite depuis mon arrivée et nécessite six jours de repos.

9 septembre. — Se présente à la visite. Se plaint de coliques survenues depuis quatre jours. Aurait eu au début des selles diarrhéiques. Le matin du troisième jour, il a remarqué du sang et des mucosités dans ses selles. A eu hier au soir, dit-il, une selle entièrement composée de sang pur. Ténésme rectal très douloureux, langue sale, blanchâtre.

Prescription : Tisane albumineuse, diète lactée, un lavement laudanisé, cataplasme sur le ventre.

10. — Le malade a eu vingt selles dans les vingt-quatre heures, composées seulement de mucosités sanguinolentes. Ténésme rectal toujours très douloureux, fièvre légère, les coliques se sont un peu calmées pendant la nuit.

Même prescription que la veille, plus ipéca à la brésilienne, lavement laudanisé.

11. — Le ténésme rectal n'est plus aussi douloureux, le malade a pu goûter un peu de repos pendant la nuit. Le chiffre des selles a considérablement diminué : neuf dans les vingt-quatre heures, composées de mucosités et d'une quantité notable de sang pur. La langue est toujours sale. La tolérance pour l'ipéca ne s'établit que difficilement ; nausées, vomissements.

Le malade accuse une douleur au niveau de l'épigastre et dans le côté droit ; le foie ne paraît pas hypertrophié, tandis que la rate l'est considérablement.

Même prescription. Application de ventouses sèches sur la région du foie.

12. — Six selles dans les vingt-quatre heures, sanguinolentes, pas de sang pur ; le ténésme a notablement diminué, la douleur du côté droit a disparu, la tolérance pour l'ipéca s'établit peu à peu, encore quelques nausées, mais pas de vomissements.

Même prescription, sauf le lavement laudanisé qui est supprimé.

13. — Six selles dans les vingt-quatre heures, d'une couleur blanc jaunâtre, très molle, avec stries de sang. Le malade a vomi une fois.

Même prescription.

14. — Quatre selles dans les vingt-quatre heures, même apparence que celles d'hier.

Même prescription.

15. — Cinq selles depuis hier, un peu de sang pur ; les coliques ont reparu pendant la nuit.

Même prescription, plus un cataplasme laudanisé sur le ventre.

16. — Quatre selles depuis hier, blanc jaunâtre avec quelques stries de sang ; les coliques n'ont pas reparu.

Même prescription, suppression du cataplasme.

17. — Quatre selles pâteuses, pas de trace de sang ; le malade accuse un violent appétit et insiste pour qu'on lui donne à manger, mais le régime lacté est maintenu.

18. — Trois selles pâteuses, une moulée, pas de sang depuis deux jours, l'ipéca est supprimé.

19. — Trois selles moulées dans les vingt-quatre heures.

En raison du mauvais état général du sujet, qui nous fait craindre une rechute grave, le régime exclusivement lacté est maintenu jusqu'au 25, jour où il est dirigé sur l'hôpital de Saint-Louis, pour y être présenté au Conseil de santé et être renvoyé en France, si la chose est jugée nécessaire.

Observation III

Dysenterie de moyenne intensité

Jacques B..., vingt ans, engagé volontaire, caporal d'infanterie de marine, arrivé au Sénégal en même temps que le précédent, c'est-à-dire depuis huit mois, n'a jamais été malade, est fortement constitué.

Se présente pour la première fois à la visite le 15 septembre. Sa maladie aurait débuté à la suite d'un voyage à Saint-Louis, où il avait été envoyé en service et où il avait passé trois jours. Depuis son arrivée au Sénégal, B... avait l'habitude en se couchant, tous les soirs, de s'envelopper le ventre d'une longue ceinture de flanelle. Cette ceinture avait été oubliée par lui au moment de son départ pour Saint-Louis, et, dès la première nuit, il avait ressenti des coliques ; l'indisposition avait continué le jour suivant et la diarrhée s'était déclarée dès la seconde nuit. Le second jour, ne voulant pas se présenter à la visite, il se décide à aller trouver l'infirmier et à lui demander une potion calmante ; l'infirmier lui remet une potion laudanisée au sous-nitrate de bismuth, qui lui procure un peu de soulagement pendant le reste de la journée ; mais au cours de la troisième nuit les coliques et la diarrhée reparaissent. Rentré à M'Pal, il vient me trouver. Il a eu, me dit-il, pendant la nuit précédente, trois selles complètement liquides. La langue est sale, il y a anorexie, le malade se plaint toujours de douleurs abdominales.

Le traitement est ainsi institué : Tisane albumineuse, diète lactée, potion avec 15 grammes de sulfate de soude pour 200 grammes d'eau, cataplasme laudanisé sur le ventre.

Ordre est donné de conserver les selles.

A la contre-visite du soir, je constate la présence d'une certaine quantité de sang dans les selles ; le malade se plaint de douleurs anales chaque fois qu'il se présente à la garde-robe.

16 septembre.— Six selles, dans les vingt-quatre heures, mélangées avec du sang, semi-liquides.

Le sulfate de soude est supprimé et remplacé par l'ipéca à la brésilienne.

17. — Six selles pâteuses, jaunâtres, striées de sang. Le malade a vomi deux fois dans la journée d'hier.

Même prescription.

18. — Quatre selles jaunâtres, pâteuses, dans les vingt-quatre heures. La quantité de sang a notablement diminué, les vomissements ont cessé, les coliques ont totalement disparu.

19. — Quatre selles jaunâtres, pâteuses, plus de trace de sang.

20. — Deux selles seulement dans les vingt-quatre heures, encore pâteuses.

L'ipéca est supprimé. Le régime lacté est continué encore pendant cinq jours. Le 27 septembre, le malade sort de l'infirmierie et reprend son service.

Sauf ces deux cas de dysenterie, le mois de septembre ne présente rien de saillant au point de vue sanitaire, pas plus au poste de M'Pal qu'à celui de Louga. Toujours des accès de fièvre intermittente, heureusement sans gravité; douze cas se sont produits parmi la garnison de M'Pal, comprenant alors cinquante-six hommes; la moyenne des journées de maladie pour chaque fiévreux a été de trois. A Louga, il y a eu quatre fiévreux sur douze hommes. A la date du 5 septembre, je relève sur le cahier de visite de M'Pal un cas d'embarras gastrique simple.

Durant la première moitié du mois d'octobre 1888, les accès paludéens continuèrent à se montrer, durant la seconde quinzaine ils devinrent plus rares. Les pluies, cette année, ont été très peu abondantes et ont cessé de très bonne heure, vers la fin de septembre. Dans les endroits qui, comme Saint-Louis, sont entourés de marais, la période qui s'étend entre la fin de la saison des pluies et les deux premiers mois de la saison sèche est marquée par une recrudescence dans le nombre des malades atteints de fièvres; c'est en effet l'époque où les eaux se retirent, où les « marigots » se dessèchent, et, jusqu'au moment où tous ces marais recouverts d'eau pendant l'hivernage ont été complètement séchés par les rayons du soleil, leur mauvaise influence se fait terriblement sentir. Il n'en est point ainsi pour les points qui, comme M'Pal et Louga, sont suffisamment éloignés de tout endroit marécageux. Là, en effet, dès que les pluies cessent, les fièvres disparaissent.

J'ai recueilli pendant ce mois d'octobre deux observations, l'une sur un cas d'insolation chez un soldat d'infanterie de marine, l'autre sur une filaire de Médine chez un des employés noirs du poste :

Observation IV

Insolation

Jean-Louis M..., vingt-trois ans, soldat d'infanterie de marine, au Sénégal depuis dix-huit mois. Employé comme aide-cuisinier à la cuisine de la troupe. A passé une partie de la matinée du 14 octobre à fendre du menu bois devant la porte de la cuisine, abritée par une légère vérandah. Le soir, vers trois heures, il vient demander au lieutenant, commandant le poste, l'autorisation de se rendre à la gare pour y voir au passage un de ses parents ou amis, soldat d'infanterie de marine comme lui, arrivé de France par le dernier courrier, et qui se rend à Saint-Louis.

Ce soir-là, le temps était couvert, c'est pourquoi M... au lieu de garder son casque pour se rendre à la gare, se croit-il autorisé à prendre son képi. Malheureusement aucun de ses chefs ne le voit au moment où il quitte le poste. A peine a-t-il fait 500 mètres que les nuages se dissipent. S'apercevant de l'imprudence qu'il a commise, mais ne voulant pas retourner au poste pour chercher son casque, de crainte de manquer le passage du train, il quitte sa veste et la met sur la tête pour la garantir de son mieux des rayons du soleil. Il rentre au poste vers six heures avec un violent mal de tête. Aussitôt arrivé, il s'étend sur son lit ; quelques instants après, il est pris de vomissements. On vient aussitôt me chercher, j'arrive auprès du malade. La face est colorée, les yeux injectés, la respiration est haletante.

Le soldat vaguemestre, qui est revenu de la gare avec B... me raconte en peu de mots ce qui précède. N'ayant pas de glace au poste, j'envoie immédiatement un noir à la gare pour tâcher de s'en

procurer auprès du chef de gare. Pendant ce temps, B... est dépouillé de ses vêtements. Sa température est de 40°6, le pouls à 116; des sinapismes sont appliqués aux mollets, des compresses mouillées sur la tête, deux hommes placés de chaque côté du lit l'éventent fortement à l'aide de morceaux de carton.

Sur ces entrefaites, le malade s'endort; sa respiration est stertoreuse, la face toujours congestionnée; la pupille rétrécie. La glace arrive, des applications permanentes sont faites sur la tête; la poitrine et la nuque sont frictionnées avec de la glace, je fais une injection de quinine.

Vers dix heures du soir, la température était descendue à 38°8; le malade ouvre les yeux, regarde autour de lui d'un air hébété et demande à boire; on lui donne du café glacé mélangé à de l'eau. Pendant la nuit, les applications de glace sur la tête sont continuées. Au matin, B... est considéré comme étant hors de danger.

Les cas de mort par insolation deviennent chaque année plus rares au Sénégal, grâce aux précautions prises par l'autorité supérieure, et, sauf les insulations qui peuvent se produire dans les colonnes en marche, c'est le plus souvent à la suite d'imprudence de la part des soldats, principalement chez les nouveaux arrivés dans la colonie, que se produisent les cas isolés; c'est ce qui a eu lieu pour celui qui vient d'être rapporté dans l'observation précédente.

Observation V

Filaire de Médine

Ahmadi, berger du poste de M'Pal, âgé d'environ cinquante ans, de race Ouoloff.

Vient un jour me trouver et me fait comprendre par signes qu'il souffre beaucoup d'une douleur au mollet droit. J'examine ce mollet, et j'aperçois dès l'abord une tumeur au niveau de la saillie du mollet un peu sur le côté externe. Cette tumeur ressemblerait assez, au pre-

mier aspect, à un abcès, et pourrait peut-être être pris comme tel par qui n'a jamais observé de filaire de Médine.

Pendant le mois de juillet que j'avais passé à Saint-Louis, j'avais eu occasion de voir une dizaine de cas chez des tirailleurs en traitement à l'hôpital. Au centre de la tumeur on remarquait une sorte de phlyctène d'un demi-centimètre de diamètre environ, et sur le pourtour se montraient de petites bosselures sinueuses ressemblant assez aux bosselures que l'on observe sur le trajet d'une veine variqueuse. Je fais appliquer un cataplasme de farine de graine de lin et recommande à Ahmadi de revenir le lendemain.

Le lendemain, la phlyctène s'était rompue et laissait voir la filaire qui se montrait sous l'apparence d'un point blanc. A l'aide d'une pince à dissection, je vais avec précaution à sa recherche et je l'attire lentement au dehors sur une longueur de 2 centimètres environ. Elle avait l'aspect d'un cordon blanc laiteux et ressemblait assez à une corde de violon. J'enroulai toute la partie que j'avais pu extraire autour d'un petit morceau de bois d'allumette et je fixai le tout un peu en dehors de la tumeur à l'aide d'une petite bande de diachylon, après quoi je fis de nouveau appliquer un cataplasme émollient. Tous les matins, durant onze jours, la même opération se renouvela jusqu'à ce que la filaire entière ait été extraite. Elle était d'une longueur totale de 18 centimètres.

La filaire de Médine, connue également sous le nom de ver de Guinée, et dénommée ver du Cayor par les Ouoloff, se rencontre fréquemment au Sénégal, principalement chez les noirs. « Sur dix entrées à l'hôpital pour filaire de Médine, dit Borius, il y a neuf indigènes contre un Européen. » Cela tient sans doute à ce que les noirs ont toujours les jambes nues et les pieds peu protégés par la simple semelle qui leur sert de chaussure ; c'est, en effet, ordinairement aux membres inférieurs, et surtout aux pieds et au niveau de la partie inférieure de la jambe, que l'on rencontre ce parasite. Comment pénètre-t-il sous les téguments ? On l'ignore. Pour les uns, il s'introduit par les voies digestives ; pour d'autres, au contraire, c'est par la peau,

soit par les conduits sudoripares, soit par la gaine des poils. Cette dernière opinion semble être la plus rationnelle et la seule vraie, car enfin, si la filaire de Médine pénétrait dans l'économie par les voies digestives, comment expliquer qu'elle vienne toujours ou presque toujours se montrer aux membres inférieurs, comment expliquer également sa présence si fréquente chez les noirs et si rare chez les Européens?

Dès la fin du mois d'octobre, le chiffre des fièvres paludéennes avait commencé à diminuer par le fait de la cessation des pluies; ce chiffre diminue encore au début de novembre, l'effectif des postes ayant été considérablement réduit à cette époque. C'est ainsi qu'à M' Pal il ne resta plus que vingt Européens, et à Louga sept.

Semblable mesure est prise chaque année au commencement de la saison sèche; la plus grande partie des troupes disséminées dans les postes est alors rappelée à St-Louis ou à Dakar, et on ne laisse dans les postes que le strict des soldats nécessaires à leur entretien. Le contraire a lieu au début de l'hivernage, afin de ne laisser dans les grands centres que le moins d'éléments possible aux épidémies qui pourraient survenir à cette époque de l'année, surtout aux épidémies de fièvre jaune.

J'ai cependant recueilli, au mois de novembre, une observation de fièvre de la forme dite « fièvre d'acclimatement » ou « fièvre de quatre jours » chez un jeune sous-lieutenant d'infanterie de marine, M. G..., débarqué à Dakar, le 13 novembre, et qui vint prendre le commandement du poste de M' Pal, vers le 20 du même mois.

Quelques jours après son arrivée au poste, M. G... tombe malade. Il s'est levé le matin avec un violent mal de tête. Au moment de déjeuner, quoique se sentant plus fatigué, il veut se mettre à table, mais ne prend aucune nourriture; très altéré, il boit pendant le repas plusieurs verres de café mélangé avec beaucoup d'eau. Aussitôt après s'être levé de table, il va se jeter sur son lit; la température prise à ce mo-

ment s'élève à 38°3, le pouls fort et plein est à 90. Dans l'après-midi, le mal de tête persiste, le malade accuse une vive douleur pulsative au niveau de la nuque, il a des nausées, sa langue est blanche. Ses urines n'offrent rien de particulier.

Je prescris 0 gr. 75 de sulfate de quinine en lavement, par crainte, vu l'embarras gastrique, de provoquer des vomissements, si elle est prise par la bouche.

A quatre heures du soir, la température a encore augmenté, elle est de 39°5. A quatre heures et demie, le malade vomit un peu de bile. A sept heures, il prend un peu de bouillon froid.

Avant de me coucher, je fais prendre un nouveau lavement avec 0 gr. 75 de quinine, et j'ordonne un vomitif pour le lendemain matin.

25 novembre. — Durant toute la nuit, le malade a été agité, il a rêvé et parlé à haute voix. A six heures ce matin, il a pris son vomitif et a rendu une assez grande quantité de liquide bilieux, verdâtre. La température prise à cinq heures trois quarts, avant le vomitif, était de 39°. Après le vomitif, il s'endort d'un sommeil assez tranquille et repose pendant une heure et demie. Dans la soirée, les nausées ont disparu, la céphalalgie est moindre quoique la température soit toujours à 39°4.

Prescription. — Régime: Bouillon. Lait. Thé froid légèrement punché. Un gramme de quinine en deux doses, à une demi-heure d'intervalle.

Dans l'après-midi, le malade s'était plaint de légères coliques, il a eu deux selles diarrhéiques dans la soirée.

26. — La nuit a été meilleure que la précédente, M. G... a dormi pendant plusieurs heures d'un sommeil moins agité que la veille. Au matin, la céphalalgie a reparu.

Courbature générale. La température, prise à huit heures, est de 39°2.

Même prescription, même régime.

Le soir à quatre heures, température, 39°3. Les coliques et la diarrhée n'ont pas reparu. Urines toujours limpides. Douleurs dans l'hypo-

chondre gauche, la percussion augmente la douleur ; la rate, cependant, ne paraît pas hypertrophiée.

27. — Durant la première partie de la nuit, insomnie, agitation, le malade se retourne fréquemment dans son lit. Vers quatre heures du matin, il s'endort d'un sommeil très paisible jusqu'à huit heures. A ce moment, je me rends auprès de lui, la céphalalgie a totalement disparu, il me déclare se sentir bien mieux. Le thermomètre ne marque plus que 38°3. Le malade prend 1 gramme de quinine, et vers midi il se rendort jusqu'à deux heures. A quatre heures, la température a encore baissé et n'est plus que de 37°8.

28. — Nuit très bonne ; au réveil, température normale. M. G... se lève un peu dans la soirée.

Il prend encore pendant trois jours 0 gr. 50 de sulfate de quinine et un peu de vin de quinquina.

Ainsi donc, fièvre continue pendant trois jours, sans rémission matinale, ou rémission presque nulle, complication d'embarras gastrique, dès le matin du quatrième jour, rémission très grande, le soir du même jour, température à peu près normale, tel est le tableau classique de la fièvre dite d'acclimatement pour les Européens arrivant au Sénégal pour la première fois, surtout s'ils arrivent pendant l'hivernage.

La période de six mois qui suit, du commencement de décembre 1888 à fin mai 1889, ne présente aucun fait digne d'être signalé au point de vue sanitaire. Sauf un cas isolé de variole et un accès de *delirium tremens* observés chez deux soldats d'infanterie de marine et que je vais rapporter ici, je ne relève sur les cahiers de visite des deux postes que quelques diarrhées bénignes provoquées par la fraîcheur des nuits, trois ou quatre bronchites simples et quelques rares accès de fièvre chez de jeunes militaires récemment arrivés de France.

Observation VII

Variole cohérente

Jean-Marie Le K..., soldat d'infanterie de marine, vingt-trois ans, Arrivé au Sénégal vers la fin de janvier, il y a un mois et demi environ. Se présente pour la première fois à la visite le 10 mars, sait à peine s'exprimer en français, c'est un Breton. Se plaint de malaise général, de céphalalgie, de douleurs lombaires. Ne sait pas dire depuis combien de temps il est malade. A eu hier, après son repas du matin, des vomissements alimentaires. Température, le matin, 40°1; pouls à 112.

Prescription : Bouillon, thé punché froid, potion avec 30 grammes de sirop de morphine.

11. — Le malade a été agité pendant toute la nuit et a eu quelques vomissements bilieux; le matin, la température est de 39°7. La céphalalgie et les douleurs lombaires persistent. Dans la soirée, l'éruption commence à se montrer. On isole le malade, on le place dans une chambre de sous-officier, dans un pavillon inhabité momentanément.

Même prescription. La potion au sirop de morphine est remplacée par une potion au chloral.

12. — La nuit a été bonne, le malade, très calme, a dormi une partie de la nuit. Température : 37°5; la céphalalgie et les douleurs lombaires ont disparu. Au niveau de la face, papules nombreuses mais isolées, en certains points elles se rejoignent par leur circonférence mais n'empiètent pas les unes sur les autres; sur le tronc et les membres, l'éruption est rare.

Même prescription. Le malade n'étant pas allé à la selle depuis deux jours, on lui donne un lavement et je prescris pour le lendemain un laxatif léger.

13. — Les papules se transforment en vésicules remplies de séro-

sité, pas de fièvre, légère éruption au niveau de la muqueuse buccale, salivation peu abondante.

Même prescription.

14. — La fièvre reparait dans la soirée, 39°8. Au niveau de la face et à la partie supérieure du tronc, les vésicules s'ombiliquent et deviennent opalines. Le malade est agité.

15. — La fièvre se maintient, les vésicules se transforment en pustules.

16 et 17. — Rien de particulier à noter.

18. — La fièvre diminue. A la face, les pustules ont commencé à se rompre.

Les jours suivants, les croûtes se forment et la dessiccation se continue très régulièrement. Le K... n'a conservé sur le visage aucune trace de sa maladie.

La variole est une affection très commune au Sénégal parmi les indigènes. Dans une étude sur la variole et la vaccine au Sénégal, M. le docteur H. Girard s'exprime ainsi : « Cantonnée annuellement sur une étendue de terrain assez restreinte, bornée le plus souvent à un groupe de villages, particulièrement limitée dans sa marche, bénigne en général dans ses effets, évoluant de préférence en certaines saisons (hiver tropical), cette redoutable maladie parcourt lentement, progressivement, dans l'intérieur des terres, un cycle mal défini, sans provoquer ordinairement de bien bruyantes manifestations et sans avoir un fâcheux retentissement sur les points importants de la Sénégalie. Elle semble alors, dans son évolution multi-annuelle, soumise à toutes les particularités qui, d'après Collin, distinguent les épidémies s'attaquant à des populations peu denses et disséminées sur de larges espaces. Elle présente en effet, pour chaque agglomération d'habitants, des périodes d'intermittence peu régulières et souvent considérables, et des réapparitions séparées par des accalmies marquées par l'absence absolue de l'affection. Elle va ainsi, loin des grands centres commerciaux, jusqu'au jour où, sous l'influence de certaines conditions qu'il serait difficile de préciser, elle prend tout à

coup, au contact de milieux épidémiques bien préparés, une extension énorme et détermine sur son passage ces redoutables épidémies dont les conséquences peuvent atteindre, très profondément souvent, la vitalité économique et sociale de la colonie. »

Observation VIII

Accès de delirium tremens

Julien K..., caporal d'infanterie de marine, engagé volontaire, âgé de vingt et un ans. Étant couché est pris, vers dix heures du soir, le 19 mai, de convulsions et de délire furieux. Un soldat de sa chambre vient aussitôt me chercher. Arrivé près du lit, je me trouve en présence d'un homme au visage vultueux, aux yeux injectés, se débattant sur son lit sur lequel quatre hommes ont de la peine à le maintenir. L'odeur caractéristique de son haleine, les renseignements que j'obtiens sur l'emploi de sa journée ne peuvent laisser aucun doute sur la cause du mal.

Dans les environs de la gare, un traitant noir avait installé dans une case une sorte de buvette fréquentée presque exclusivement par les soldats du poste ; ils trouvaient là à peu de frais des boissons frelatées, entre autres une espèce d'absinthe, surnommée absinthe de traite, dont les effets étaient désastreux.

Deux ou trois fois déjà, les jours précédents, quelques hommes avaient manqué l'appel du soir et étaient rentrés ivres au milieu de la nuit. Pour éviter le renouvellement de pareils faits, le commandant du poste avait chargé ce jour-là, qui était un dimanche, le caporal K... de monter la faction de quatre heures à six heures du soir et de sept heures à neuf heures devant la case où était la buvette et d'empêcher aucun soldat d'y pénétrer. La tentation était grande, d'autant plus, paraît-il, que le traitant lui-même avait offert à K... de se désaltérer gratuitement.

A six heures déjà, au moment où il revint au poste pour prendre son

repas du soir, les hommes mangeant à sa table avaient remarqué son excitation.

A six heures et demie, il repart pour reprendre sa faction et rentre à neuf heures dans un état complet d'ivresse. S'étant couché immédiatement, personne, sauf les hommes de sa chambre qui n'en avaient rien dit, ne l'avait remarqué. Tous ces renseignements me sont donnés au moment où j'arrive auprès de lui.

Pour éviter qu'il se blesse et donne des coups de pieds à ses voisins, on lui amarre les jambes à l'aide d'un drap de lit ; deux hommes sont chargés de lui maintenir les bras et le haut du corps, et des coussins sont accumulés derrière sa tête pour l'empêcher de se blesser contre le montant en fer du lit.

Son agitation n'est pas continue, elle revient par accès d'une durée de trois à quatre minutes après un moment de calme très court, une minute, deux au plus.

Il cherche à mordre tout ce qui est à sa portée ; c'est ainsi qu'après un de ces moments de calme, il se soulève subitement et essaie de mordre à l'épaule un des soldats chargés de le maintenir ; il ne saisit heureusement entre ses dents que le tricot dont ce soldat était revêtu, et enlève le morceau comme à l'emporte-pièce.

Dès le début, vers dix heures et quart, on lui fait prendre, non sans de grandes difficultés, une potion au bromure de potassium ; à onze heures, l'état est toujours le même, l'agitation ne diminue point. Vers onze heures et demie, il est pris de vomissements. A minuit, il prend une potion au chloral, une demi-heure après l'agitation diminue et vers une heure il s'endort.

Le lendemain, sauf une forte céphalalgie et un peu de courbature, le malade est complètement rétabli. Il m'avoue alors avoir bu la veille un demi-litre d'absinthe de traite, soit avant, soit après son repas du soir.

La question de l'alcool dans les colonies est d'une importance qui n'échappera à personne quand on voit les résultats désastreux de l'al-

coolisme dans ces climats débilitants, où, même avec une bonne hygiène, il est impossible de combattre victorieusement l'anémie. Dans les postes, il est encore assez facile de surveiller les soldats, le nombre des buvettes est très restreint ; dans les environs de beaucoup de postes même, il n'en existe point.

Si des désordres se produisent, si des hommes rentrent ivres au poste, le commandant peut toujours défendre au chef de l'établissement de recevoir les soldats, et, dans le cas où il ne se conformerait point aux ordres reçus, demander la fermeture de son établissement. Dans les grands centres comme Saint-Louis et Dakar, le problème est plus difficile à résoudre.

Je vais dire quelques mots sur certains ulcères survenant chez les individus ayant eu des chiques.

J'eus l'occasion d'en observer durant le mois de mai 1889 chez des soldats d'infanterie de marine envoyés de Dakar au poste de Louga, en remplacement d'un certain nombre d'hommes ayant terminé leur période coloniale et devant rentrer en France.

La chique, *pulex penetrans*, est un vrai fléau pour les habitants de Dakar aussi bien Européens qu'indigènes ; à Saint-Louis on ne la rencontre guère que chez les noirs. Moquin-Tandon donne de la chique la description suivante : « La chique est plus petite que la puce ordinaire, mais elle peut acquérir un volume considérable en se gorgeant de sang. Cet insecte présente une forme obovée, il est aplati et d'un rouge brunâtre avec une tache blanche sur le dos ; sa peau paraît si coriace qu'on a de la peine à la déchirer, sa tête est proportionnellement plus forte que dans la puce, ses antennes présentent le même nombre d'articles (quatre). Les jointures des pattes sont blanchâtres.

» Les mâles sont plus petits que les femelles ; l'abdomen de ces dernières est proportionnellement plus développé que dans l'autre sexe ; il s'épanouit en boule après la fécondation.

» Les œufs sont ellipsoïdes, d'un grand diamètre, d'un demi-milli-

mètre ; ils ressemblent un peu à des haricots, ils sont homogènes finement granulés, blanchâtres et portés par un pédicule assez court, fin, ramifié et transparent. On pense que, lorsque ces insectes n'ont pas l'occasion de piquer l'espèce humaine, ils déposent ces œufs par terre. »

Les parties du corps le plus souvent attaquées sont les pieds, les orteils surtout, le sillon sous-unguéal, les plis digito-plantaires, le talon, la plante des pieds, rarement la face dorsale. Après les pieds vient le scrotum. Quand aux autres parties du corps, elles n'en présentent qu'exceptionnellement.

La marche des lésions comprend trois périodes :

- 1^o Période d'invasion indiquée par la démangeaison ;
- 2^o Période d'inflammation (ces deux périodes ne manquent jamais) ;
- 2^o Période d'ulcération.

Le plus souvent, il est vrai, ces ulcérations ne reconnaissent pas toujours pour cause essentielle le parasitisme de la chique, elles ne se développent que parce qu'elles trouvent un terrain tout préparé par l'anémie. La puce agit alors comme corps étranger dans les tissus.

C'est en effet ce qui advint chez ces jeunes soldats dont j'ai parlé plus haut et qui étaient déjà un peu anémiés.

Les dimensions de ces ulcères étaient très restreintes et ne dépassaient guère deux centimètres de diamètre. Ils avaient un aspect grisâtre, les bords en étaient nets, ils bourgeonnaient difficilement, la peau qui les entourait était d'une couleur bleuâtre. Le pansement qui m'a donné les meilleurs résultats est le pansement fait avec des bandes de diachylon imbriquées, qui étaient remplacées tous les trois jours. La plaie était lavée avec une solution phéniquée et touchée au crayon de nitrate d'argent. En même temps était institué un traitement tonique pour essayer de combattre l'anémie.

Sur quatre hommes atteints, trois étaient guéris au bout d'un mois de traitement ; l'un portait deux ulcères siégeant, le premier sur le bord externe du pied droit, à la base du petit doigt, le second à la

région plantaire du même pied et au niveau de la partie antérieure du troisième métatarsien ; chez les deux autres soldats également guéris après un mois, les ulcères étaient placés, chez l'un un peu en avant de la malléole interne gauche, chez l'autre sur la face plantaire du deuxième orteil. Quant au quatrième, dont l'ulcération siégeait tout à fait à l'extrémité du gros orteil, nous ignorons à quelle époque survint la guérison. Après six semaines de traitement à Louga, il fut rappelé à St-Louis, où il venait d'être nommé caporal, son ulcère, en ce moment-là, était en bonne voie de guérison.

Nous arrivons à l'hivernage 1889, qui fut pour M'Pal particulièrement mauvais au point de vue sanitaire. Nous n'avons malheureusement conservé comme document sur toute cette période que la copie du rapport que nous adressions à M. le Directeur du service de santé à St-Louis, à la fin de l'année 1869. Voici ce que nous y trouvons :

La dissémination fut fixée, cette année-là, pour toutes les troupes du bas fleuve, au 15 juillet. Pendant la dernière quinzaine du mois de juillet et tout le mois d'août, la santé générale fut bonne, ce ne fut que dans les premiers jours de septembre que l'état sanitaire commença à devenir mauvais ; c'est à cette époque, en effet, que les premiers cas de fièvre firent leur apparition, et leur nombre s'accrut avec une rapidité exceptionnelle, ainsi qu'on peut en juger d'après le relevé suivant du cahier de visite du poste : le 8 septembre, il se présentait à la visite huit fiévreux sur un effectif de 53 hommes ; dix jours après, le 18 du même mois, on en comptait 21. Dès cette époque, de concert avec M. le Commandant du poste, nous prîmes toutes les précautions qui nous semblèrent de nature à devoir améliorer le bien-être du détachement et à rétablir la bonne santé.

Les exercices du matin, y compris les corvées qui se terminaient auparavant à huit heures, prirent fin, dès cette époque, à huit heures et demie, pour ne reprendre le soir qu'à cinq heures au lieu de quatre

heures et demie. On rappela aux hommes, par la voie du rapport, les principes fondamentaux d'hygiène coloniale, on veilla avec plus de soin sur leur nourriture et leurs boissons.

Le 18 septembre, huit hommes, huit fiévreux, furent évacués sur l'hôpital de Saint-Louis; presque tous étaient nouvellement arrivés dans la colonie. Grâce aux réformes qui avaient été faites et aux précautions prises, on pouvait espérer qu'un mieux sensible se produirait après le départ des principaux malades. Malheureusement les pluies, qui au début de l'hivernage avaient été très rares, devinrent, à partir du mois de septembre, extrêmement fréquentes. Sur ces entrefaites, on envoya à M'Pal deux détachements; l'un comptant quatorze hommes et comprenant principalement des militaires provenant du poste de Dagana, arriva à M'Pal le 17 septembre au matin. Quelques jours après, le 25 du même mois, arrivaient encore huit hommes provenant du poste de Podor. Ces vingt-deux hommes, dont l'état sanitaire, dans les postes qu'ils venaient de quitter, avait été jusque-là excellent, ainsi que nous l'ont appris les renseignements qui nous ont été donnés par les médecins de Podor et de Dagana, fournirent, quelque temps après leur arrivée à M'Pal, quinze fiévreux; dont cinq entrèrent à l'hôpital, et sur ces cinq entrées à l'hôpital se produisirent trois décès.

Sont-ce les fatigues du voyage de Podor et Dagana à Saint-Louis que l'on doit accuser? On peut compter en effet trente heures en chaland à la remorque, pour descendre de Podor à Saint-Louis, un peu moins pour venir de Dagana. Ce voyage est assurément très fatigant, et, pour les hommes qui sont tombés malades peu de jours après leur arrivée à M'Pal, les fatigues du voyage nous paraissent devoir être incriminées, mais cinq ou six tout au plus se trouvent dans ce cas. Les neuf ou dix autres malades n'ont été atteints que quinze ou vingt jours après leur arrivée. Pour ces derniers, ne doit-on pas chercher la cause du mal dans la mauvaise installation du poste de M'Pal et dans l'abondance exceptionnelle des pluies à cette époque?

Ainsi donc, malgré l'envoi à l'hôpital, dont nous avons parlé plus haut, de huit malades à la date du 18 septembre, il se produisit, grâce

à l'arrivée de ces deux détachements, une nouvelle augmentation de fiévreux, de telle sorte que, dès le 3 octobre, nous nous trouvâmes obligé de débarrasser l'infirmerie pour faire place à de nouveaux malades, et, à cet effet, envoyer à l'hôpital les plus sérieusement atteints, au nombre de six. Malgré ce second envoi, le cahier de visite porte encore jusqu'à vingt et un, vingt-deux et même vingt-trois malades aux visites des 7, 8 et 9 octobre sur un effectif total de soixante et un hommes. A la date du 14 octobre, cinq fiévreux furent encore envoyés à l'hôpital de Saint-Louis.

La fin de la dissémination fut fixée en 1889 au 15 octobre, et le chiffre des hommes formant la garnison de M'Pal fut ramenée de cinquante-six à vingt environ. Cette circonstance fut mise à profit pour diriger sur Saint-Louis tous les militaires dont l'état de santé, sans être cependant mauvais, laissait néanmoins encore un peu à désirer. Aussi, à partir de cette époque, l'état sanitaire du poste a-t-il été des meilleurs.

Au début de cette véritable épidémie de fièvres paludéennes, vers le commencement de septembre, ce furent surtout les militaires récemment arrivés de France qui subirent les premiers les atteintes du mal, plus tard tous les hommes furent atteints indistinctement ; il est même arrivé que les trois cas de mortalité qui se sont produits à l'hôpital de Saint-Louis, parmi les malades envoyés de M'Pal, ont eu lieu chez des soldats qui avaient plus d'un an de séjour dans la colonie et qui y avaient par conséquent déjà passé un hivernage.

La maladie débutait le plus souvent sans prodromes, par une fièvre intense, accompagnée de céphalalgie, de vertiges, de vomissements bilieux, d'embarras gastriques. Dans trois cas, les trois cas de mortalité déjà cités, l'état typhoïde s'est accusé dès le début de la maladie : adynamie complète, épistaxis, prostration, insomnie, diarrhée ; chez deux d'entre eux, vomissements bilieux. Tous les trois furent envoyés à l'hôpital dans les premiers jours de leur maladie, et y succombèrent peu après.

La plupart de ces fièvres ne pouvaient se rapporter à un type soit

quotidien, tierce, double tierce ou quarte. Les accès survenaient sans ordre et ne se réglèrent un peu que vers la fin de la maladie. Très rarement aussi j'ai observé les trois stades de frissons, chaleur et sueurs.

Fréquemment, vers le troisième ou quatrième jour de la maladie, les malades se plaignaient de vives douleurs ayant comme siège les lombes et les mollets ; j'ai trouvé ces douleurs signalées telles que je les ai observées dans un traité de maladies du continent africain où l'auteur, dont le nom m'échappe, les attribue au défaut du renouvellement du sang dans les tissus et en particulier dans les muscles de la jambe et des gouttières vertébrales.

La dyspnée était fréquente, il est peu de malades qui, dans le cours de leur maladie, surtout pendant les accès les plus violents, presque toujours quand le thermomètre dépassait 40°, ne se soient plaints de ne pouvoir respirer. Peu de malades ont accusé de la dysurie, une seule fois j'ai dû pratiquer le cathétérisme.

A signaler cependant un homme rappelé à Saint-Louis, qui, deux ou trois jours avant son départ, avait eu quelques symptômes de fièvre bilieuse, tels que vomissements bilieux, urines rares et foncées. Température 39°5. Les symptômes s'étaient déclarés pendant la nuit.

Le lendemain matin, après l'absorption d'une assez forte dose de quinine, le malade allait mieux, plus de fièvre, urines plus claires. Deux jours après, presque guéri, il partait pour Saint-Louis où je l'avais signalé au médecin de son régiment.

Tel est le résumé, bien incomplet malheureusement, de la situation médicale du poste de M'Pal pendant l'hivernage 1889.

Le poste de Louga avait été évacué au début de l'hivernage 1889, il ne fut réoccupé que pendant la saison sèche 1890. A cette époque, une colonne se préparait contre un roi noir, Ali-Boury. M'Pal fut abandonné et Louga devint le centre de ravitaillement des troupes.

On songea même à y installer une ambulance sur laquelle devaient être évacués les malades de la colonne.

Je fus donc envoyé à Louga ; mais Yang-Yang, la capitale d'Ali-Boury, ayant été pris dès le début des hostilités, un poste y fut créé et un médecin y fut envoyé.

L'ambulance de Louga resta donc presque complètement inutile, les malades de la colonne étant envoyés directement à l'hôpital de Saint-Louis, en passant par Louga. Je n'eus à donner mes soins pendant toute cette période qu'à quelques soldats arrivant de Yang-Yang à dos de chameau, trop fatigués pour prendre le train le jour même pour Saint-Louis et désirant se reposer durant une nuit à Louga.

CONCLUSION

J'ai déjà signalé en partie, au cours de ce travail, les tristes conditions hygiéniques dans lesquelles se trouvaient, au point de vue du logement, les troupes casernées dans les deux postes de M'Pal et Louga. Je ne crois point inutile en terminant de revenir sur ce point. Dans un climat comme celui du Sénégal, à changements brusques, les habitations en planches ne répondent à aucune des conditions requises pour loger des soldats européens.

Ces minces murailles de bois ne sont un obstacle suffisant ni à la chaleur du jour ni à la fraîcheur des nuits. Les constructions en pierres ou en briques à murs suffisamment épais peuvent seules préserver d'une façon vraiment efficace contre la température extérieure.

C'est surtout dans les postes qui, comme ceux dont je parle, n'ont absolument aucune valeur stratégique, qui ne servent spécialement qu'à faciliter la dissémination et à éviter les nombreux inconvénients qui pourraient résulter, pour l'état sanitaire général de la colonie, de l'accumulation d'un trop grand nombre d'hommes de troupe dans les principaux centres de population, comme Saint-Louis, c'est surtout dans ces postes, dis-je, qu'il est de toute nécessité d'accumuler, si je puis ainsi parler, toutes les conditions de bien-être physique et d'appliquer toutes les règles d'une hygiène bien comprise.

En agissant autrement, qu'arrive-t-il en effet ? On sacrifie en quelque sorte la santé d'une partie des troupes pour conserver en bon état les contingents restés soit à Saint-Louis, soit à Dakar ?

Est-ce juste ? Pour les soldats qui sont ainsi envoyés dans l'inté-

rieur, n'est-ce pas déjà un ennui assez grand d'avoir à quitter les villes où ils peuvent se procurer quelques distractions pour aller dans des postes complètement isolés où ils ne trouveront rien pour égayer cet isolement. Faut-il encore qu'ils soient plus exposés que leurs camarades ?

Vu et permis d'imprimer :
Montpellier, le 3 février 1892.
Pour le Recteur,
L'Inspecteur d'Académie délégué,
J. YON.

Vu et approuvé :
Montpellier, le 3 février 1892.
Pour le Doyen,
L'Assesseur,
E. BERTIN-SANS.

SERMENT

En présence des Maîtres de cette École, de mes chers condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Être suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux n'y verront pas ce qui s'y passe, ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime, si je suis fidèle à mes promesses ! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères, si j'y manque !
